

Pendant le trajet, Jean-Christophe lui avait narré ses mésaventures de jeune Témoin de Jéhovah, parce qu'ils avaient aperçu deux membres de cette communauté sur un trottoir. Vous voyez le couple là-bas, je mettrais ma main au feu qu'il s'agit de Témoins de Jéhovah, avait sorti Jicé. Ah bon, à quoi vous voyez ça, avait demandé Éliisa en actionnant avec application son clignotant pour indiquer qu'elle tournait à droite rue des Trois-Croissants. La femme est aussi jolie que vous, mais vous, cela ne vous viendrait pas à l'esprit de mettre une chemise aussi moche et ça, c'est le propre des Témoins, de toujours chercher à s'enlaidir. Jean-Christophe avait ensuite déclamé, à la manière d'un prédicateur : « Nous devons choisir une tenue convenable, avec modestie et bon sens, et garder une apparence nette qui montre que nous sommes attachés à Dieu, Timothée 2:9. », puis « Le bon sens nous évite de devenir esclaves de la mode et de tous ses changements, Corinthiens 10:31 ». Éliisa avait éclaté de rire et manqué d'emprunter un sens interdit rue Bossuet. D'abord, elle avait refusé le deuxième mojito proposé par Jicé, je ne peux pas, tu oublies que je reprends le volant pour ramener la voiture de société. Puis il s'était montré persuasif et Éliisa avait encore rigolé quand ils avaient pénétré tous deux dans son vestibule à la

con, tu vois, à cause de ce vestibule à la con, j'ai dû entreposer plein d'affaires à la cave. La suite, je laisse à chacun le soin de l'imaginer. Nous sommes dans un récit sérieux.

Élisa avait trente-trois ans, Jean-Christophe bientôt la cinquantaine. Malgré la différence d'âge, les tourtereaux partageaient nombre de passions. La jeune femme collectionnait, elle aussi. Pas les boîtes de camembert, mais les éléphants. Porcelaine, plastique, pierre, bronze, ébène, pin, aluminium, le matériau ne comptait pas ; seul importait que la trompe de l'animal fût relevée. Dans de nombreuses civilisations, expliqua-t-elle à Jean-Christophe lorsqu'il découvrit à son domicile une vitrine garnie de cent soixante-treize figurines, les éléphants étaient perçus comme des dieux et considérés comme des symboles de prospérité. Lorsque l'appendice nasal était en l'air, le pachyderme répandait les bénédictions et la bonne fortune. Pour cette raison, on en plaçait sur les pas de porte, tradition qu'avait perpétuée Élisa à son domicile orvaltais, avec une statuette rapportée d'un de ses nombreux voyages. Les premiers temps de leur idylle, Élisa et Jean-Christophe arpentaient donc les brocantes et vide-greniers printaniers de la région nantaise, qui à la quête d'éléphants, qui

d'emballages de calendos. Ils arrivaient à l'aube pour augmenter leurs chances d'être les premiers à tomber sur les précieux sésames et se répartissaient les travées, toi tu prends celle de gauche, moi celle de droite, on se retrouve dans quarante-cinq minutes au stand des saucisses-merguez. Le plus souvent, ils repartaient les mains vides, mais parfois la pêche était miraculeuse. Comme ce fut le cas à Machecoul, lors d'un vide-grenier organisé par la branche locale du Rotary Club, où un frais retraité de la SNCF avait décidé de solder toutes ses collections (enfin pas tout à fait *décidé*, c'était plutôt sur injonction de son épouse qui voulait débarrasser le salon afin de construire une véranda pour leurs vieux jours, ils seraient quand même mieux, Roger arrête de bouder, avec une vue sur le jardin). Et, comme par hasard, les éléphants, Roger les accumulait depuis l'adolescence. Éliisa avait emprunté un peu d'argent à Jean-Christophe car elle avait voulu rafler l'ensemble et son budget brocante du jour n'était pas assez important. D'un coup, sa collection de cent soixante-treize figurines avait presque triplé et Éliisa fit part à son amoureux de son intention d'acheter bientôt une deuxième vitrine pour exposer le tout, si jamais tu en aperçois une dans les allées du vide-grenier. Au bord des larmes, le retraité avait fait promettre à Éliisa qu'elle

prendrait soin de ses éléphants, vous me le jurez, n'est-ce pas ? Voici mon numéro de téléphone, avait acquiescé la néo-proprétaire, si vous passez à Orvault un de ces jours, n'hésitez pas à venir boire un café chez moi. Derrière le stand, l'épouse du pleurnicheur manigançait auprès de Jean-Christophe, qui promenait un œil distrait sur les autres babioles, pour qu'il embarquât aussi les casques de pompier, allez, je vous fais un prix bisou.

Comme évoqué plus avant, Élisabeth aimait beaucoup voyager. À trente-trois ans, elle s'était déjà rendue en Inde, au Mozambique et avait écumé une bonne partie de l'Amérique du Sud. Tout juste majeure, elle avait même résidé plusieurs mois à La Paz, la capitale bolivienne. Accompagnée d'une amie d'enfance, lors d'un périple qui les avait menées du Pérou au Paraguay avec une halte au Chili, elle avait laissé sa camarade regagner Montereau-Fault-Yonne, tandis qu'elle avait prolongé son séjour après sa rencontre avec un apollon local prénommé Diego. Tu es bien sûre de toi, avait demandé ladite amie d'enfance, un peu effrayée de l'abandonner dans cette contrée si lointaine. Même si Élisabeth en parlait aujourd'hui assez peu, notamment à Jean-Christophe chez qui elle avait décelé des penchants jaloux, Diego resterait à jamais son

grand amour. Artiste peintre, le jeune Bolivien squattait dans un immeuble désaffecté que ses amis et lui avaient transformé en bouillonnant centre culturel, où fourmillaient espoirs de grandeur et produits illicites. Au début, Éliisa le surnommait « Don Diego », comme l'aristocrate qui se muait en cavalier masqué le soir venu pour porter secours à la veuve et l'orphelin (au-delà du prénom identique, tous deux arboraient la même moustache fine, d'où la comparaison). Diego ne la faisait pas rêver qu'au lit, domaine où le Latino se montrait expert, mais aussi dans leurs longs échanges passionnés qui se terminaient de façon invariable par l'envie de tout péter dans ce *mundo de mierda* et d'entreprendre *la revolución*. Bien vite cependant, l'ingénue Française avait déchanté lorsqu'elle avait découvert que son amant lui subtilisait de l'argent pour s'adonner à son vice caché, le poker. Don Diego de Las Vegas fréquentait en effet plus qu'à son tour les cercles de jeux clandestins. Lorsqu'elle le prit la main dans le sac, une besace bariolée de motifs précolombiens qu'elle avait achetée sur un marché péruvien, Diego avait eu beau se confondre en larmoyants *perdón mi amor*, Éliisa ne voulut rien entendre, reprit ses *clicos*, ses *clacas* et regagna la France. C'était désormais en Europe que la DRH de NPC effectuait à présent le gros de ses voyages,

la cicatrice sud-américaine demeurant encore béante, même quinze ans après. Pourquoi je racontais ça ? Ah oui, parce qu'évidemment Éliisa avait proposé à Jean-Christophe des petites excursions pour rompre la monotonie nantaise, tu connais la Suède ? Mais, comme nous avons pu le constater à la lecture des précédents chapitres, Jean-Christophe était plutôt un casanier qui survit hors de la nuit qu'un type qui court vers l'aventure au galop. Quitter sa tanière, c'était loin d'être son truc à Jicé. Il concéda pourtant une escapade de trois jours à Paris, chez la grand-tante d'Éliisa, qui prêtait son appartement situé près du pont de Bir-Hakeim, dans le XV^e arrondissement. Ça, à la limite, ça lui convenait, la promesse d'une visite au musée d'Art moderne pour l'exposition consacrée à Raoul Dufy ayant achevé de le convaincre.

Une fois terminée la période cui-cui les petits oiseaux (à la louche, après les quatre premiers mois de leur relation), Éliisa se montra pleine de contradictions. Revendiquant avec fermeté son indépendance, elle soufflait le chaud et le froid, surtout le froid, lorsqu'il s'agissait d'évoquer le devenir de leur vie commune. Alors non, elle ne souhaitait pas habiter avec Jean-Christophe, mais oui, elle exigeait qu'il demeurât à sa disposition vingt-quatre heures

sur vingt-quatre, sans doute influencée en cela par la *baseline* de Nantes Private Chauffeurs. Jicé ne sut bientôt plus sur quel pied danser. Un matin qu'ils petit-déjeunaient en écoutant la radio, le tube de Marcel Zanini *Tu veux, tu veux pas* était diffusé à l'antenne (je dis *le tube*, car le moustachu au bob et aux lunettes rondes n'en commit plus d'autres par la suite, mais, grâce aux fréquents passages de ce morceau sur Nostalgie et Chérie FM, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (j'aurais dû écrire « la Sacem », ça m'aurait épargné des mots) assurait tout de même, depuis 1969, une rente convenable au musicien binoclard) merde, j'en suis où dans les parenthèses ? pour le coup, on va en refermer deux) parce que je suis paumé total, là)). Jean-Christophe se mit alors à fredonner les paroles de la chanson, en fixant Éliisa droit dans les yeux. Tu veux ou tu veux pas, Tu veux, c'est bien, Si tu veux pas, tant pis, Si tu veux pas, j'en ferai pas une maladie, La vie elle est là, Elle nous appelle, Avec toi elle sera belle, Si tu viens à la maison, Tu veux ou tu veux pas. La manœuvre n'amusa pas du tout Éliisa, qui laissa en plan ses œufs au bacon et quitta la pièce en claquant la porte (six boîtes de camembert dégringolèrent du mur). Ils demeurèrent plusieurs jours sans se voir ni se parler, merci bien. Pour se rapapilloter avec

sa douce, Jean-Christophe la convia à Longeville-sur-Mer. Longeville-sur-Mer, il y avait passé des vacances enfant et en conservait d'excellents souvenirs malgré le passage obligé à l'église Notre-Dame-de-l'Assomption où il avait dû assister à cinq offices en sept jours, du reste comme dans toutes les villes que visitaient Jacqueline et Jean-Philippe : où qu'elle allât, akbar, il fallait toujours que la famille Vitalon fréquentât les édifices religieux. Jean-Christophe se réjouit de l'idée. L'air de la mer, c'était parfait pour remettre de l'huile dans les rouages d'une relation devenue électrique. Ce fut par SMS qu'il soumit le projet de week-end à Élisabeth car il avait peur de lui parler de vive voix au téléphone. Après cinq jours sans se voir, ce message constituait une bouteille à la mer justement ; ça passerait ou ça casserait. À la question *Tu connais Longeville-sur-Mer?*, Élisabeth avait répondu de façon laconique : *Lönjvilsúrmår? Oui, c'est à côté de Stockholm, je crois...* Jean-Christophe, qui n'était pas complètement idiot, avait percé la pique sous-jacente que contenait cette réplique, mais ne se démonta pas : *J'ai réservé un super appartement sur Airbnb. Très bonne idée, profite bien*, avait rétorqué Élisabeth. C'était loin d'être gagné... Je passe ensuite sur la pléthore de messages qu'il fallut pour convaincre la rebelle, toujours était-il qu'elle finit

par accepter. Le couple partirait le samedi 17. Voire le vendredi 16, si Éliisa parvenait à décaler son rendez-vous chez le dentiste, ce qui fit l'objet de sept autres SMS.

Une intuition freinait Éliisa dans son engagement : elle trouvait que certains comportements de Jean-Christophe étaient singuliers, voire confinaient au loufoque. Au début, elle avait mis cela sur le compte de son enfance difficile. Le pauvre Jicé avait subi le joug d'une éducation religieuse ultra-stricte et Éliisa jugeait même très respectable la manière avec laquelle il s'était affranchi de ces enseignements rigoristes. Mais ce fut à Longeville-sur-Mer que ses réserves prirent tout leur sens. Non pas que le séjour fût désagréable, ils avaient même développé une activité sexuelle plus fournie qu'à l'habitude, mais Jean-Christophe avait en plusieurs occasions contrarié la jeune femme. Sur le quai du port, par exemple, Éliisa avait voulu ramasser un reste de kebab qui traînait par terre pour le jeter à la poubelle. Jean-Christophe l'en avait empêché en lui saisissant le bras avec fermeté. Presque, il lui avait crié dessus. Laisse ! Il s'était ensuite allongé sur le sol et, avec son téléphone portable, avait mitraillé le détritrus sous toutes les coutures et les regards incrédules des autres

promeneurs. De retour à l'appartement de location, Éli^sa lui notifia qu'elle n'avait pas du tout apprécié qu'il lui criât dessus de la sorte et que c'était la première et la dernière fois tu m'entends. Un jour, avait répondu Jicé, un doigt levé vers le ciel tel un prédicateur, un jour tu comprendras. Il aurait ajouté Corinthiens 18:2, ça aurait été tout comme.